

Lacan Quotidien



N° 824 – Lundi 18 mars 2019 – 10 h 29 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Vers Pipol 9

EN AVANT

Quelle école pour la singularité ? par Philippe Giovanelli

Notre vie est-elle faite de mémoire ? par Marco Mauas

Clarté hypnotique du cerveau par Pascale Simonet

L'inconscient et le cerveau en psychiatrie par Romain Lardjane

Le paradigme forclusif des neurosciences par Patricia Moraga



Quelle école pour la singularité ?

par Philippe Giovanelli

La Singularity University dans la Silicon Valley promeut les technologies émergentes avec l'objectif de « recruter et éduquer les leaders politiques et économiques » afin « d'améliorer les conditions de l'humanité » (1). C'est à la fois un lieu de formation, un *think tank* et un centre d'incubation d'entreprises rapprochant des scientifiques et de riches entrepreneurs de l'économie numérique dans le but de proposer des technologies visant à augmenter nos compétences par une fusion croissante avec les machines. Elle a été fondée en 2008 par Raymond Kurzweil, génie précoce, directeur scientifique chez Google depuis 2012 et auteur de nombreux livres sur ce thème dont *The Singularity is near* (2).

Selon Raymond Kurzweil, son fondateur, les capacités exponentielles des ordinateurs atteindront un point incontrôlable où les machines s'auto-engendreront. Il nomme cet événement la « Singularité technologique ». L'espèce humaine ne survivra qu'en s'hybridant à la technologie. Ce futur « homme augmenté » (3) (H^+) est aussi activement voulu par les « transhumanistes », qui prophétisent « la mort de la mort » (4). Dans la Silicon Valley, ces chercheurs sont puissamment soutenus par les géants de l'économie numérique. Le scénario originaire de ce mythe vient bien sûr de la science-fiction du début des années 1980.

Jean-Gabriel Ganascia (5), dans son essai « Le mythe de la Singularité » (6), déconstruit avec clarté la notion de singularité technologique et l'usage qu'en font ses promoteurs. Ce mythe hisse l'homme à une place de démiurge, qui refuse à la mort la vie qu'il lui doit, si l'on peut dire, et ne croit qu'en la conscience qu'il imagine téléchargeable en données numériques. Cet avènement d'un homme nouveau régi par un refus du corps propose donc d'éliminer ce qui cloche – le reste de jouissance du *parlêtre*.

Cependant, J.-G. Ganascia prévient : « Le grand récit de la Singularité vise à occulter les enjeux consécutifs à ces changements derrière une fable extravagante » (7). Derrière la dimension mercantile des multiples gadgets, objets *plus-de-jouir* connectés (à votre smartphone, montre, ordinateur...), apparaît plus gravement le registre politique qui pousse ces industries de hautes technologies à promouvoir ce mythe. Elles prétendent assumer, et pour un moindre coût, les fonctions de santé, mais aussi de sécurité, de contrôle de la monnaie qui étaient récemment encore les attributions exclusives des États.

À l'envers de ce mythe, la psychanalyse considère chez chacun, un « sans pareil » (8), un hors-la-norme qui relève de la singularité et les analystes s'engagent pour « accueillir l'autre dans sa singularité » (9). C'est une « différence absolue » qu'il revient à chacun de cerner au cours de l'expérience de la cure analytique et qui finalement fait sa singularité. La psychanalyse propose une voie d'accès à ce plus singulier de chacun, le *sinthome*, « d'un autre ordre que l'ordre du chiffre » (10).

Le sinthome est un *événement de corps*, ce dont précisément les adeptes de la singularité technologique s'imaginent prochainement délestés. Refuser le corps pour ne plus être divisé quant à sa jouissance, c'est vouloir abolir la dysharmonie foncière du *parlêtre* et prétendre pouvoir ne rencontrer aucun réel. Le mythe de la singularité technologique voudrait pouvoir évacuer l'inconscient réel ainsi que le corps parlant, aussi bien que le réel de la mort et même celui du non-rapport sexuel.

Contrairement à ce que pourrait laisser penser l'usage du même signifiant « singularité », entre ces deux discours : rien en commun ! L'Université de la Singularité allie la radicalité du scientisme et celle du capitalisme comme programme de dissolution de la politique. L'École de la Cause freudienne œuvre dans l'orientation lacanienne, proposant à chacun d'apercevoir ce qui fait son plus singulier et d'y prendre appui, dans une perspective politique.

1 : « Inégalité. Immortalité. Le monde que vous prépare la *Silicon Valley* », *Philosophie Magazine*, n°83, octobre 2014.
2 : Kurzweil R., *Humanité 2.0 : La bible du changement. Comment la technomédecine va bouleverser l'humanité*, Paris, M21 éd., 30 août 2017.

3 : *Ibid.*

4 : Alexandre L., *La Mort de la mort*, Paris, éd. J.C. Lattes, 2011.

5 : J.G. Ganascia est professeur d'université au Laboratoire Informatique de Paris

6 : Ganascia J.G., *Le Mythe de la Singularité*, Paris, Seuil, 2017.

7 : *Ibid.*, p. 125.

8 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le Tout dernier Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 21 mars 2007, inédit.

9 : Argument 2017-2018 Section Clinique de Nice.

10 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le Tout dernier Lacan », *op. cit.*, leçon du 14 mars 2007.

PIPOL 9

Lire l'argument ici <https://www.pipol9.eu/largument-du-congres-pipol9/>

Inscrivez-vous là ! <https://www.weezevent.com/pipol-9>

Vers Pipol 9, promenez-vous sur le blog <https://www.pipol9.eu/>

PIPOL 9

5^e Congrès Européen
de Psychanalyse

L'INCONSCIENT ET LE CERVEAU RIEN EN COMMUN

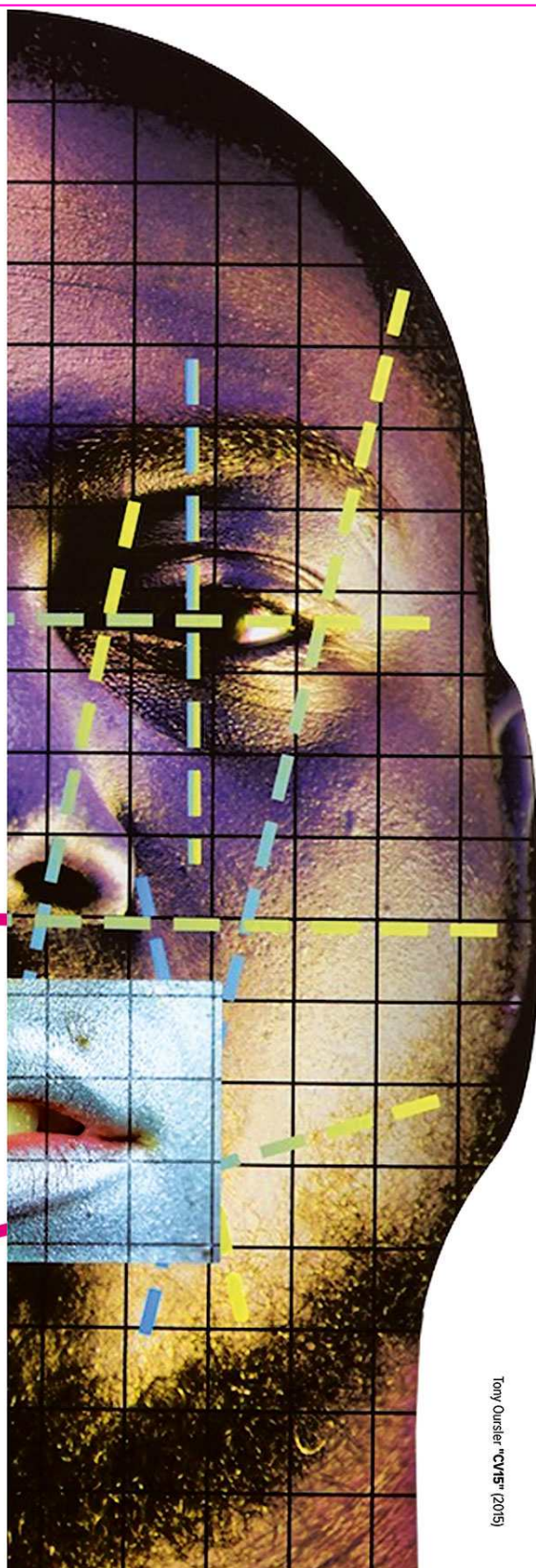
13 – 14 juillet 2019

Square Brussels Meeting Centre
Mont des Arts, 1000 Bruxelles

infos@europsychanalyse.eu
www.europsychanalyse.eu
Traductions simultanées en
anglais, espagnol, français, italien



Tony Ousler "CMB" (2015)





Notre vie est-elle faite de mémoire ?

par Marco Mauas

Le dernier livre du neuroscientifique Éric Kandel, *The Disordered Mind* (1), promet dès son sous-titre de nous révéler ce que les cerveaux atypiques peuvent nous dire sur nous-même (*What Unusual Brains Tell Us About Ourselves*). Sa lecture fait apparaître, dans un décalage surprenant entre la promesse et le contenu de l'ouvrage, d'une part, les chemins sans issue des dites neurosciences dans notre actualité et, d'autre part, ce que j'isolerais comme un vide qui peut nous instruire.

Postulats sur la clinique et la mémoire

É. Kandel ouvre son livre sur la différence qu'il trouve entre Freud et Kraepelin. Freud, selon lui, croit que les maladies mentales, bien que basées dans le cerveau, sont acquises à travers l'expérience, par exemple une expérience traumatique survenue dans l'enfance. Kraepelin, quant à lui, croit en leur origine biologique, génétique. En outre, selon É. Kandel, on peut distinguer les maladies psychiques les unes des autres, tout comme on distingue les maladies organiques entre elles, en observant leur commencement, leur cours clinique et leur résultat final. Kraepelin aurait créé son système de classification des maladies mentales, toujours utilisé, à partir de cette croyance. Cette affirmation de Kandel est surprenante et d'origine mystérieuse... Il suffit d'ouvrir les *Lectures on clinical psychiatry* (2) de Kraepelin pour y trouver, au contraire, le style d'un clinicien rigoureux et ce, dès la première page :

« Bien sûr, du point de vue médical, ce sont les désordres dans les soubassements organiques de la vie psychique qui devraient principalement nous occuper. Mais de tels symptômes relèvent en général de maladies organiques, une situation bien peu abordée par la médecine à ce jour. Il s'agit ici non pas tant de modifications physiques de taille, forme, fermeté ou composition chimique que de perturbations dans les registres de la

compréhension, de la mémoire et du jugement, d'illusions, d'hallucinations, de dépressions et de changements pathologiques du domaine de la volonté. Avec l'aide d'idées issues de la pathologie générale, on trouve en général son chemin dans un nouveau domaine médical sans trop de difficultés. Mais dans ce domaine particulier on reste initialement complètement perdu par la nature foncièrement étrange des phénomènes rencontrés, jusqu'à avoir atteint un certain degré de connaissance de la symptomatologie singulière de la pathologie mentale. »

Ainsi l'objet de l'intérêt de Kraepelin est un autre type de clinique, qui comporte des phénomènes singuliers. Telle est la chose kraepelinienne.

É. Kandel a reçu le prix Nobel de physiologie et médecine en 2000 pour ses découvertes sur la mémoire. Ses expériences sur l'escargot *Aplysia* le conduisent à postuler que la mémoire est « localisée » au niveau des synapses. Plus récemment, l'un de ses collaborateurs croit avoir découvert comment « transmettre la mémoire » par injection d'acide ribonucléique (ARN) d'un escargot soumis à certaines expériences déterminées (3) à un autre qui ne les a pas subies. Il souligne qu'à son avis, la mémoire et l'apprentissage sont au cœur même de notre vie et logent l'individu même : « *Memory, the storehouse of the self* » est le titre de son cinquième chapitre.

Il pose donc deux postulats : la supposition que la clinique kraepelinienne se fonde sur la croyance de Kraepelin en l'origine biologique des maladies mentales, et l'assertion que la mémoire, au fondement cérébral, est l'« entrepôt de soi-même ». Cela fait beaucoup de suppositions... qui forment, si l'on peut dire, un *petitio principii* doublement soutenu.

Parlons-nous de mémoire ?

Notre vie est-elle faite de mémoire ? Borges raconte que son récit « La mémoire de Shakespeare » est inspiré d'une phrase perçue en rêve : « Je vends la mémoire de Shakespeare ». Le personnage de cette histoire a acquis la mémoire de Shakespeare, mais, après un parcours étrange, il doit confesser : « Je compris que les trois facultés de l'âme humaine, la mémoire, l'entendement et la volonté ne sont qu'une fiction scolastique. La mémoire de Shakespeare ne pouvait me révéler rien d'autre que les particularités circonstancielle de Shakespeare. De toute évidence, ces dernières ne sauraient constituer la singularité du poète ; ce qui importe, c'est l'œuvre qu'il réalisa à partir de ce matériau périssable. » (4) Sur la fin du récit, il pense : « Spinoza a écrit que toutes les choses veulent persévérer dans leur être. La pierre veut être pierre, le tigre, tigre, et moi je voulais redevenir Hermann Soergel. » Puis vient la conclusion matérialiste : « Au fond la chose que je suis sera celle qui me fera vivre. »

Curieusement, la seule postulation du réel conduit Lacan, dans son Séminaire à propos de Joyce, à se demander si l'on peut soutenir que nous avons une mémoire.

Lacan en vient à cette interrogation après avoir pointé ceci : « c'est dans la mesure où Freud a articulé l'inconscient que je réagis. [...] C'est dans la mesure où Freud a vraiment fait une découverte – à supposer que cette découverte soit vraie – que l'on peut dire que le réel est ma réponse symptomatique » (5).

Ainsi, c'est à partir du réel comme réponse symptomatique que Lacan peut se poser à haute voix la question : « A-t-on une mémoire ? Peut-on dire qu'on fasse plus à *dire* qu'on l'a qu'à *imaginer* qu'on l'a, qu'on en dispose ? Je devrais dire qu'on en *dire-spose*, qu'on a à dire. » (6)

Jacques-Alain Miller, dans sa lecture minutieuse du propos, parle de la mémoire comme d'un savoir déjà présent (7). La mémoire se situe à la place de l'Autre, c'est un nom de l'inconscient, mais pas de l'inconscient en tant que réel, de l'inconscient en tant que savoir. Et l'on peut lire ces lignes de Lacan comme J.-A. Miller le propose : « parler n'a rien à faire avec aucune mémoire qui soit. Et gentiment il vous démontre que ce n'est pas du tout qu'on se rappelle quoi que ce soit : on crée la langue en parlant ». Et de poursuivre : « Le sujet analysant parle sa langue à lui. Et [...] c'est une langue qui n'est pas, qu'on ne compare pas et qu'on ne confère pas à des modèles de langue pour expliquer que c'est déviant ou que ça ne l'est pas. »

On perçoit ainsi par où s'introduit le vide entre l'inconscient (réel) et le cerveau : par l'effet séparateur du réel, réel autre que le cerveau, réel qui sépare le symbolique de l'imaginaire, on arrive avec Lacan à vider la mémoire de toute importance pour cerner quelque chose qui ressortit du *réel de la vie* (8), de *la chose que je suis qui me fait vivre*.

1 : Kandel É., *The Disordered Mind*, New York, éd. Farrar, Straus & Giroux, 2018.

2 : Kraepelin E., *Lectures on clinical psychiatry* (1904), New York, William Wood & Company, rééd. Nabu press, 2010.

3 : Cf. "Memory Transferred between Snails, Challenging Standard Theory of How the Brain Remembers. Research finding hints at the possibility of new treatments to restore lost memories" by Usha Lee McFarling, *Stat*, 14 mai 2018. À retrouver [ici](#).

4 : Borges J.-L., « La mémoire de Shakespeare » (1980), *Œuvres Complètes*, t. II, trad. J.-P. Bernés, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de La Pléiade, 2010, p. 984.

5 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome* (1975-76), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 132.

6 : *Ibid.*, p. 133.

7 : Miller J.-A., « El ultimísimo Lacan », Buenos Aires, Paidós, 2013, p. 85.

8 : Selon l'expression mise en exergue par J.-A. Miller que nous pouvons rapprocher de celle de Borges.





Clarté hypnotique du cerveau

par Pascale Simonet

C'est avec un enthousiasme exacerbé que la star médiatique des neurosciences, Stanislas Dehaene, était accueillie le 24 octobre dernier dans l'émission littéraire « La grande librairie », qui réunissait des « amoureux de la langue » pour « apprendre à apprendre » et s'ébaubir en chœur à propos de son livre « absolument passionnant », selon le présentateur François Busnel (1).

L'atmosphère, passablement sonore et agitée, palpait aux couleurs du temps : tous les signifiants de la maîtrise s'étaient donné rendez-vous sur le plateau. Rien ne nous a été épargné des bienfaits de « la congruence », de « la cohésion organique » ou de « la nécessité d'être aligné » (2) (*Sic*). Ainsi avons-nous « appris » que s'interroger sur soi-même se réduit désormais à trois questions essentielles : *quel est ton projet ? est-il réalisable ? quel est ton timing ?* F. Busnel clamait en outre – dans un état d'exaltation curieux – que « ce n'est pas nous qui voulons, c'est le cerveau qui agit à notre place ! »

« Mais nous sommes notre cerveau, bien entendu ! », s'exclama l'hôte de marque. Bien entendu. *Exit* le sujet marqué de sa faille qui fut noyé dans le rire général. *Exit*, en conséquence, l'acte que soutient l'éthique de la psychanalyse. Le pays du cerveau est un pays sans cachette (3), un paquet de neurones qui s'illuminent ci et là. Simple feu d'artifice, en somme. Rien à voir avec le paysage dont il s'agit réellement dans le concret de l'existence, « auquel on accède par la chaîne de paroles » (4) et qui tisse l'étoffe de jouissance du *parlêtre*. Au nom de quoi, s'interrogeait Lacan dans *Mon enseignement*, « ce qui se manifeste comme pulsation vivante [...] serait-il plus vrai que le reste ? La dimension de la vérité n'est nulle part tant qu'il ne s'agit que de la bagarre biologique » (5).

Interrogé sur la question de savoir s'il existe, dans le cerveau, une zone de l'idéologie qui expliquerait la montée des divers mécontentements sociaux, S. Dehaene dévoile le vide de l'activité psychique, logé au creux de sa parole, « ce rêve de fabricant d'automates » (6) fustigé par Lacan dès 1946 : « Non ! comme je l'ai dit, le cerveau est de moins en moins plastique, il accepte de moins en moins la nouveauté qui est la caractéristique des cerveaux jeunes ! » Autrement dit, plus on est vieux, plus on est rigide, c'est aussi simple que ça. *Exit* l'idéologie, la singularité, le doute et la dialectique...

Mais c'est fou, fou, fou, ce que nous « apprenons » encore ! Ainsi par exemple, le « rôle tout à fait particulier du sommeil, c'est une découverte des neurosciences [...] le cerveau travaille pendant le sommeil ». Ah ! Pas un mot de Freud, moins encore de Lacan. Silence sidéral sur leurs élaborations sur le rêve. Bien plutôt, se vérifie que « le cognitivisme est un exploitant » (7), comme le relève de façon percutante J.-A. Miller, dès 2008, à propos de ses emprunts à la biologie.



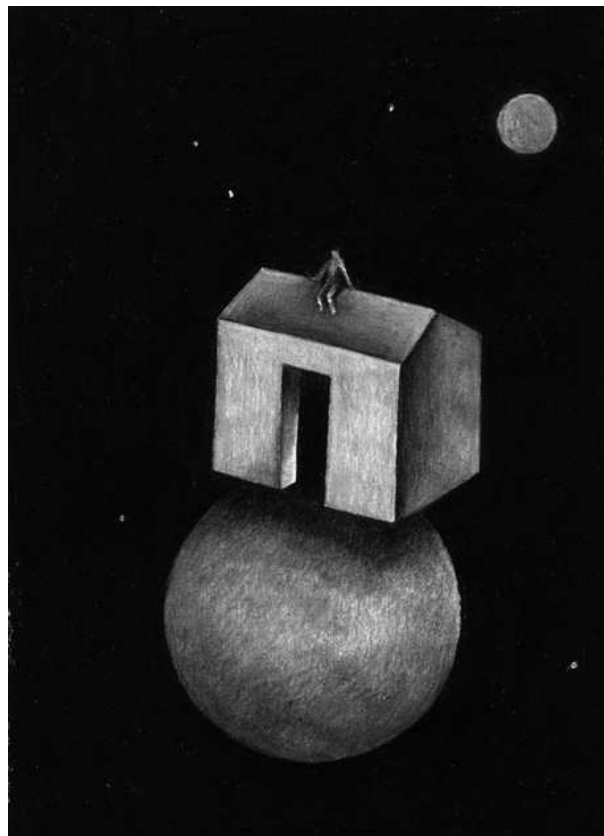
Nous pouvons extraire du discours de notre « scientifique de laboratoire », comme il se plaît à se définir, qu'il est aussi un bon *simulateur* : « Apprendre, c'est internaliser dans notre cerveau, une sorte de modèle du monde extérieur. Cela veut dire construire dans notre tête un modèle de la langue [...] imparfait mais néanmoins suffisant pour *simuler* des phrases ».

Mais que fait donc de si révolutionnaire ce *dormeur-cerveau* qu'est l'homme devenu ? « On sait maintenant que le cerveau *répète* l'apprentissage de la journée », nous dit-il. « Quand vous rêvez [...] votre cerveau va *générer* la totalité de ce monde qu'on emporte avec nous ». *Exit* la poésie des productions de l'inconscient, vous générez désormais vos petits ou grands profits. Nul repos pour le discours capitaliste.

Exit aussi l'esprit critique, le désir, la jouissance, la vie : « Apprendre [...] c'est compiler des statistiques qui nous permettent d'avoir un modèle interne du monde extérieur. »

Mais que nous reste-t-il alors ? Eh bien, Mr Dehaene nous le dit sans ambages : ce qui est essentiel, c'est la *manipulation*. C'est scandé avec une candeur désarmante : « Manipulation de l'attention », « Manipulation du sommeil » – tout cela grâce à la dopamine, circuit de la récompense dans le cerveau. Ce signifiant, pièce maîtresse du discours de l'homme de science, devrait fortement inquiéter, surtout qu'il ne cache pas sa fascination pour la malléabilité du cerveau des tout-petits. Cela ne fait pourtant ni vagues ni question. Tout sens critique semble aboli à la seule perspective de changer l'homme pour « maximiser ses capacités d'apprendre ». Il s'agit de faire taire ce qu'il a de plus profond en lui pour mieux le faire plier, ployer, sous la logique néolibérale dont Margaret Thatcher avait fixé le cap : *Economics are the method : The object is to change the soul* (8) Hélas, « il n'y a pas forcément de vaccins pour se protéger des maladies qui pourraient s'emparer des principes » (9).

Pas de remous non plus, dans cette émission littéraire d'un genre nouveau, lorsque S. Dehaene martèle qu'il est temps de simplifier la langue française, car elle freinerait les apprentissages. Pas une âme pour souligner le paradoxe étrange de cette assertion avec l'ensemble de ses propos sur la richesse qu'offre une connaissance des mots la plus large possible ou la nécessité d'apprendre plusieurs langues. « Débarrassons-nous des loufoqueries de la langue ! », surenchérit même le linguiste Bernard Cerquiglini. On croit rêver et entendre au loin les mots de Nietzsche : « *La terre alors est devenue petite, et sur elle clopine le dernier homme, qui rapetisse tout* ». Oui, comme le dit J.-A. Miller, « par rapport à tout ce qui est de l'ordre de la création, le cognitiviste, qui rabat tous ces phénomènes sur le neuro-réel, incarne assez bien ce dernier homme » (10). Se révèle ainsi au grand jour comment « le lieu propre de la science la met en relation avec la pulsion de mort » (11). Lacan l'avait perçu dès son Séminaire *L'éthique de la psychanalyse*.



Si S. Dehaene se défend du bout des lèvres d'avoir l'ambition de refonder l'éducation nationale sur les principes de la biologie, il ajoute tout aussitôt qu'il s'agit à l'avenir de « transformer ces idées scientifiques en réalité à l'école » ! Et puisque l'auditoire semble réjouir d'accueillir cette fantasmagorie, pourquoi la limiter à l'école ? Pourquoi ne pas l'étendre aussi aux parents, *à tout le monde* ! Chacun est ainsi appelé à découvrir les recettes miracles pour faire fonctionner « cette machine extraordinaire qu'est le cerveau » ! N'est-elle pas merveilleuse nouveauté pour l'autoritarisme libéral ?

Avec Éric Laurent, nous savons pourtant que « choisir le nouveau n'implique pas pour autant l'horizon de l'espoir. C'est un appel à Autre chose. Il suffit simplement d'entrevoir le fonds pulsionnel d'où surgit une volonté d'énonciation nouvelle et se détermine le projet. Le nouveau, comme les nouveau-nés, vient toujours de l'impossibilité à résorber la jouissance dans le discours » (12).

Ni narcotique ni orientée par le bon sens, la psychanalyse est bien vivante pour rappeler « qu'au cœur du sujet, il y a l'obscur et non pas la lumière » et « que tous ces bavassages [...] sur la clarté qui s'impose à la science [...] sont faits pour voiler, pour bercer, pour étouffer » (13). Sa tâche est d'abord d'accueillir « le réel nouveau », « production du discours de la science et qui n'a plus rien à voir avec la nature ». Plus que jamais, l'analyste est aujourd'hui « berger du réel » (14), berger de l'obscur.

1 : F. Busnel, présentant *Apprendre ! Les talents du cerveau, le défi des machines* de S. Dehaene, émission « L'histoire de la langue française », avec L. Deutsch, B. Cerquiglini, M. Treps, S. Dehaene et S. de Freitas, 24 octobre 2018.

2 : Comme le scandait en fin d'émission, S. de Freitas.

3 : Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Tout le monde est fou », leçon du 30 janvier 2008, inédit.

4 : *Ibid.*

5 : Lacan J., *Mon enseignement*, Paris, Seuil, p. 41.

6 : Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, p. 159.

7 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Tout le monde est fou », leçon du 23 janvier 2008, inédit.

8 : Thatcher M., interview avec Ronald Butt, *Sunday Times*, 1^{er} mai 1981, disponible sur le site de la Margaret Thatcher Foundation, [ici](#)

9 : Skalova M., *Exploration du flux*, Seuil, Fiction & Cie, 2018, p. 13.

10 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Tout le monde est fou », leçon du 23 janvier 2008, inédit.

11 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Un effort de poésie », leçon du 4 juin 2003, inédit.

12 : Laurent E., « Prologue », *La Cause freudienne*, n° 56, 2004, p. 7-9.

13 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Un effort de poésie », leçon du 20 novembre 2002, inédit.

14 : *Ibid.*, leçon du 4 juin 2003.





L'inconscient et le cerveau en psychiatrie

par Romain Lardjane

« Avez-vous pris votre traitement ? » Voilà la phrase qui résonne dans les couloirs de l'unité d'hospitalisation où je travaille. Cette question ne cesse de m'interpeler. « Le traitement » énoncé au singulier illustre bien le paradigme organiciste actuel de la « maladie mentale ». Les multiples plaquettes de promotion des

laboratoires pharmaceutiques nous l'indiquent, les campagnes de prévention sur la dépression sont explicites : les « troubles mentaux » sont des « maladies » comme les autres, comme la grippe ou le diabète. Or, pour toutes les maladies, il faut un remède. Depuis l'application du premier neuroleptique, la chlorpromazine, au champ de la psychiatrie en 1952 (1) par le professeur Delay, ce vœu est exaucé.

Le « Largactil », nom commercial de la chlorpromazine, conformément à son ambition – Largarithil signifie « large action » – s'est diffusé très rapidement en Europe et aux États-Unis. Les effets de cette molécule, surnommée par Henri Ey « l'aspirine des psychiatres » (2), sont indéniables. S'en est suivie une modification de l'ambiance des services psychiatriques. Les catatoniques sont devenus accessibles à la parole, les agités maniaques se sont calmés.

De la parole au comportement

Le revers de la médaille a été le changement progressif de l'approche clinique du patient. « A la place de biographies, on présenta des antécédents familiaux et pathologiques, et les déclarations des malades cédaient désormais la place aux descriptions de leurs comportements (« il délire », « il s'agite », « il dort », etc.) » (3)

Il ne faut pas croire que la psychiatrie pratiquait jusque-là une *talking cure* freudienne. Avant le développement du Largactil, les premières substances chimiques étaient utilisées pour explorer la *psyché* des patients, pour les « faire parler », c'est-à-dire pour qu'ils passent à l'aveu leur inconscient pathogène (4). Une *furor sanandi* était déjà à l'œuvre et prenait les habits de la psychanalyse.

L'homme neuronal

Parallèlement à l'introduction de ces molécules censées prouver en creux, par leurs actions chimiques, le dysfonctionnement neuronal causant les psychoses, s'est développée une philosophie néo-naturaliste prenant comme modèle la machine de Turing et les thèses biolinguistiques de Chomsky. Comble de l'histoire, c'est Jacques-Alain Miller qui a soufflé à Jean-Pierre Changeux le nom du nouveau paradigme anthropologique auquel nous avons affaire : « l'Homme neuronal » (5).

Dans cette logique moniste, nous sommes réduits à être notre organisme et « le cerveau secrète la pensée comme le foie secrète la bile » (6).

Un neurosujet ?

Le développement de cette philosophie (7) pousse dans le sens d'une articulation entre le champ de la psychanalyse et des neurosciences. Le courant de la neuro-psychanalyse a émergé aux États-Unis à partir de 1990 (8). Des psychanalystes américains, réunis au sein du *Neuroscience and Psychoanalysis Study Group*, dans un contexte intellectuel où la psychanalyse était remise en cause, ont commencé à se former aux neurosciences par curiosité, pour finalement y voir la possibilité d'assurer à la psychanalyse une consistance scientifique (9).

Les travaux d'Éric Kandel (10) sur la mémoire et la plasticité cérébrale apportent de l'eau au moulin à l'intersection possible entre la psychanalyse et les neurosciences.

La coopération la plus productive a été, me semble-t-il, celle du psychanalyste François Ansermet et du neurobiologiste Pierre Magistretti qui publièrent en 2004 *À chacun son cerveau, plasticité neuronale et inconscient*. Selon ces auteurs, la plasticité cérébrale apporte l'idée que « le cerveau reste ouvert au changement modulable par l'expérience » et donc que « le sujet est génétiquement déterminé pour ne pas être déterminé ». À partir de la découverte de la plasticité cérébrale, F. Ansermet et P. Magistretti ont essayé de définir « à grands traits un modèle, qui demeure à discuter, mais qui serve à appréhender la biologie de l'inconscient » (11).

Cette perspective permettrait d'envisager une sortie de l'antagonisme classique entre l'homme neuronal et le sujet de l'inconscient. Les contours de ce que je propose d'appeler un *neurosujet* se dessinent : le préfixe *neuro* renvoyant à la physique cérébrale et le *sujet* faisant référence à la logique du signifiant, décrite par les structuralistes.

Le collage de *neuro* avec *sujet* vient nommer le désir scientifique contemporain de les fusionner et, en même temps, par le malaise qu'il dégage, il nomme le non-rapport entre deux termes relevant de deux discours structurellement opposés.

L'inconscient et le cerveau : quel rapport ?

Pour les neuroscientifiques, si l'homme est entièrement neuronal, si sa subjectivité est objectivable chimiquement, décomposable en une succession de micro-traitements cérébraux se comptant en millisecondes, alors le sujet, comme concept, n'a plus de consistance, ni de raison d'être. En effet, la question du sujet mérite d'être posée. En quoi le sujet est-il différent du cerveau ? Est-il une sécrétion cérébrale ? Ou alors une pure fiction conceptuelle ? Ou tout simplement la version moderne de l'âme ? Ce qui nous conduirait à réactualiser la question qui occupe la philosophie depuis l'antiquité concernant les liens entre l'âme et le corps. Pour Lacan, le sujet de l'inconscient n'est pas un sujet plein, positif, administrateur central qui fait la synthèse des différentes fonctions du cerveau. Le sujet n'est pas le moi, mais plutôt une « case vide » (12), selon Gilles Deleuze. Suivant Lacan, le sujet est représenté par un signifiant pour un autre signifiant. Il est le lieu de la division, de la béance même. Par conséquent, « l'une-bévue », soit « une bonne façon de traduire *Unbewusst* en français » (13) est l'autre nom du sujet de l'inconscient. En effet, quand il y a « ouverture » de l'inconscient avec le surgissement d'un lapsus, d'un acte manqué, d'une bévue, c'est la division du sujet qui se fait voir, c'est la preuve qu'il y a du sujet barré, du sujet de l'inconscient.

Quel rapport existe-t-il entre la biologie du cerveau et le sujet de l'inconscient ? Est-ce une logique ensembliste d'intersection, de réunion, de superposition ou d'hétérogénéité qui articule le *neuro* au *sujet* ? (14) Doit-on écrire *neuro-sujet* avec un trait d'union ou *neuro/sujet* avec une barre pour signifier qu'il n'y a rien de commun entre l'inconscient et le cerveau ?

F Ansermet et P. Magistretti optent pour une logique d'intersection entre l'inconscient et le cerveau. Ils formulent l'« hypothèse paradoxale que c'est parce qu'elles sont incommensurables (15) que la psychanalyse et les neurosciences peuvent s'articuler » (16). À partir de leur proposition d'analogie entre la trace synaptique et le signifiant, ils démontrent que la structure de la chaîne signifiante est plus en phase avec la libre ré-association des traces synaptiques de la plasticité cérébrale que ne peut l'être le modèle de l'apprentissage promu par les TCC. Au fond, avec leurs travaux, nous pourrions dire que la psychanalyse est à la pointe des neurosciences !

De plus, F. Ansermet et P. Magistretti avancent que l'inscription de l'expérience s'autonomise de l'expérience initiale. Il y a une perte de l'expérience initiale compensée par l'activité fantasmatique interne.

Éric Laurent conteste l'analogie opérée par F. Ansermet entre le signifiant et la trace synaptique. Mais il reprend à son compte l'impossible traçabilité neuronale de l'expérience. L'expérience est *lost in cognition* pour reprendre le titre de son livre (17). Non seulement, le signifiant ne peut se réduire au neurone, mais nous n'utilisons jamais deux fois le même cerveau, puisque les neurones ne cessent de créer de nouvelles traces. Pour É. Laurent, l'organisme sous le feu désordonné de cette hyperactivité cérébrale, nécessite de l'aide pour maintenir une identité. Si, pour F. Ansermet, nous sommes génétiquement déterminés pour être libre, É. Laurent affirme, quant à lui, que nous sommes génétiquement déterminés pour être aliéné au signifiant. C'est grâce à l'Autre que le sujet va pouvoir s'extraire de sa désorientation neurologique.

Seulement, cet *accrochage* à l'Autre ne se fait pas sans accrocs. Si le sujet est produit de cette rencontre entre le vivant et l'Autre, « réponse du réel » (18), son symptôme commémore la trace de jouissance laissée par cette rencontre.

Écueil et perspective pour la psychiatrie

La tendance de la psychiatrie actuelle est de forclure le sujet et la structure clinique de psychose. Le *neuro* prend actuellement le pas sur le *sujet* en psychiatrie. Le résultat est un patient considéré comme un objet à soigner, à gérer, fonctionnant comme une machine, dont les dysfonctionnements se résolvent à l'aide de molécules rééquilibrant le système. Dans cette logique, le traitement (médicament) prend une place centrale dans l'institution psychiatrique qui peut, à l'extrême, devenir un pur dispositif disciplinaire de soin forcé, une *furor sanandi* organisée. De plus, la forclusion du sujet et la structure clinique de psychose provoquent des retours de flamme sous la forme de la recrudescence de passages à l'acte et de consommations de toxiques qui convoquent la férocité de l'institution.

Alors, quelles perspectives pour ces *sujets* grignotés par le *neuro* en psychiatrie ?



Premièrement à notre tour, nous ne devons pas forclorre le *neuro* tout comme le *neuro* a forclors le *sujet*. Sans organisme vivant, il n'y aurait pas de sujet de l'inconscient. Mais nous avons à mettre l'accent sur le fait que l'organisme doit s'aliéner à l'Autre pour vivre, si nous suivons l'orientation proposée par É. Laurent dans *Lost in cognition*.

Deuxièmement, reconnaître ce nouveau suffixe-maître (19) *neuro* nous donnera la possibilité de le subvertir et de *faire du judo* avec, pour reprendre l'expression de Lacan.

Troisièmement, si le médicament est au centre de la psychiatrie actuelle, alors nous avons à psychanalyser le « traitement » et la relation de prescription. Autrement dit, analyser le transfert tel qu'il se présente aujourd'hui en psychiatrie.

Enfin, quatrièmement : parier sur le réel du symptôme. Son insistance, sa répétition, son originalité permettent de saisir le sujet de l'inconscient sous sa face de jouissance et de faire obstacle aux fantasmes scientistes. L'éloge du symptôme nous pousse à nous écarter du signifiant « traitement » qui, bien qu'équivoque, nous amène à l'idée de thérapie. Le sujet de l'inconscient ne se thérapie pas, il est « réponse du réel ».

Nous sommes les « vrais amis de la psychiatrie » (20), ceux qui prennent au sérieux l'histoire de la psychiatrie classique et celle des sujets en perdition qui viennent à l'asile.

1 : Delay J. & Deniker P., *38 cas de psychoses traitées par la cure prolongées et continue de 4560 RP*, comptes-rendus du Congrès d'aliénation et de neurologie de langue française, Paris, Masson, 1952, p. 497-502.

2 : Ey H. & Faure H. « Les diverses méthodes d'emploi de la chlorpromazine en thérapeutique psychiatrique et leurs indications », *Encéphale*, 1956, p. 69.

3 : Parada C., *Toucher le cerveau, changer l'esprit*, PUF, 2016, p. 154.

4 : *Ibid.*, p. 99. Voir le développement de la « narco-analyse » ou la « psychanalyse chimique ».

5 : Jacques-Alain Miller a trouvé l'expression « L'Homme synaptique », ce que Jean-Pierre Changeux a modifié. Cf. « L'Homme neuronal », entretien de J.-P. Changeux avec J.-A. Miller, É. Laurent, J. Bergès et A. Grosrichard, *Ornicar ?*, n°17/18, 1978.

6 : De La Mettrie O., *L'homme machine*, Paris, Flammarion, 1999.

7 : Lemerle S., *Les habits neufs du biologisme en France*, cf. <https://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2009-1-page-68.htm#no9>

8 : Stremmer E. & Castel P.-H., « Les débuts de la Neuropsychanalyse », *Vers une neuropsychanalyse ?*, ouvrage collectif, éd. Odile Jacob, p. 1-31.

9 : *Ibid.*, p. 19-21.

10 : Kandel E. R., « The molecular Biology of Memory Storage: a dialogue between Genes and Synapses », *Science*, 294, 2001, p. 1030-1038.

11 : Ansermet F. & Magistretti P., *À chacun son cerveau. Plasticité neuronale et inconscient*, éd. Odile Jacob, 2004, p. 14.

12 : Deleuze G., « La case vide », *À quoi reconnaît-on le structuralisme ?*, 1967.

13 : Lacan J., Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », leçon du 16 novembre 1976, inédit.

14 : Ansermet F. & Magistretti P., *À chacun son cerveau*, *op. cit.*, p. 26.

15 : Cf. Miller J.-A. & Etchegoyen H., *Silence brisé. Entretien sur le mouvement psychanalytique*, Agalma-Navarin, p. 36.

16 : Ansermet F. & Magistretti., *À chacun son cerveau*, *op. cit.*

17 : Laurent É., *Lost in cognition. Psychanalyse et sciences cognitives*, éd. Cécile Defaut, 2008.

18 : « ce que le discours analytique concerne, c'est le sujet, qui, comme effet de signification, est réponse du réel » (Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 459).

19 : Miller J.-A., « Neuro-, le nouveau réel », *La Cause du désir*, n° 98, mars 2018, p. 116.

20 : Miller J.-A. & Etchegoyen H., *Silence brisé*, *op. cit.*



Le paradigme forclusif des neurosciences

par Patricia Moraga

Dans les neurosciences, le problème esprit-corps prend la forme d'un problème esprit-cerveau. La cause des maladies mentales est recherchée dans les marqueurs biologiques. Les chercheurs étudient la relation entre les déficits neurophysiologiques et les troubles mentaux, cherchant à démontrer la relation entre les changements de comportements et les changements neuronaux. Ils localisent le réel dans le cerveau, mais ils restent déconcertés par les classifications psychiatriques : ils reconnaissent qu'elles ont donné aux professionnels une langue commune, mais en coulisses, ils admettent que ces catégories ne captent pas la réalité complexe des troubles mentaux. Comment expliquer les différences entre patients schizophrènes ? Malgré ces apories, ils prétendent néanmoins résoudre le trou entre recherche et clinique, au travers de nouvelles images obtenues par résonance magnétique qui capteraient avec toujours plus de détails le fonctionnement du cerveau.

De là, le paradoxe de leur approche du problème esprit-corps : ils considèrent que leur recherche sur le cerveau réfute le dualisme cartésien, et qu'au commencement fut l'être et qu'ultérieurement lui vint la pensée (1), mais ils réintroduisent un dualisme lorsqu'ils localisent les sentiments et les choix dans un corrélat cérébral, car, bien qu'ils prétendent réduire les principes éthiques et moraux à leur base matérielle (le lobe préfrontal), ils cherchent à isoler, dans des images, ce corrélat matériel : la vérité passe à l'image et le réel s'évapore.

Pour la psychanalyse, le réel se loge dans l'impact des paroles sur le corps (2). Les neuropsychologues, en revanche, attendent des patients qu'ils apprennent une nouvelle forme de langage neuroscientifique en espérant réduire les équivoques – façon de faire exister le rapport sexuel sans passer par le réel de la *lalangue* qui agite les corps avec une jouissance inutile. Ça jouit là où le sujet ne sait rien (le scientifique, lui non plus, n'en sait pas plus) (3). Voici un nouveau paradigme. Au lieu de tout faire passer par le moulin de la parole jusqu'à arriver à la « confession », comme dirait Foucault, on prétend que l'imagerie capture l'être. Ainsi, les recherches neuroscientifiques réduisent le sujet à son substrat matériel organique et supposent que le langage est une fonction ajoutée au corps : d'abord surgit le cerveau et résultant de l'évolution, apparaît le langage. Pour ces chercheurs, l'esprit surgit du corps, lorsqu'ils reprennent en images les processus mentaux. La parole et le langage sont réduits à des fonctions cognitives. Le sujet forclus des neurosciences fait retour comme identique à lui-même, le moi ou la conscience. La division du sujet est obturée par l'identité.

Pour Damasio, par exemple, l'anticipation de l'état somatique futur détermine le choix de chaque personne. Les expériences laissent des traces associées à l'état somatique qui les a déclenchées. Avec le temps, les effets agréables diminuent et ceux qui sont désagréables augmentent. Ce cercle vicieux fait de la consommation impulsive une consommation compulsive pour éviter des états somatiques négatifs. Mais, quelle est la fonction de répétition du circuit, si rien ne paraît justifier, de ce point de vue, le principe de plaisir ?

Les neurosciences, les thérapies comportementales et les politiques néolibérales en santé mentale marchent ensemble dans le sens du choix naturel du sujet – son aliénation à son *je n'en veux rien savoir* –, en rejetant le réel de la jouissance et l'inconscient. Le psychanalyste devra se faire entendre pour rappeler ce que la science forclot. Sous quelles nouvelles modalités réapparaîtra dans le réel ce qui a été ainsi rejeté ?

1 : Damasio A., *El error de Descartes*, Buenos Aires, Paidós. 2013.

2 : Miller J.-A., « El inconsciente y el cuerpo hablante », *Revista lacaniana de psicoanálisis* (2014) 17.

3 : Bassols M., « Hablar con el cuerpo, sin saberlo » (www.enapol.com).

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr [CLIQUEZ ICI](#)